



# CRITIQUES

**Christian Baudelot et Roger Establet**  
***Suicide. L'envers de notre monde***

Paris, Seuil, 2006, 272 pages

**B**audelot et Establet, déjà auteurs de deux petits livres limpides d'introduction à Durkheim (1984) et à Halbwachs (1994), publient un nouvel ouvrage dans lequel ils exercent un droit d'inventaire sur l'héritage durkheimien. Si Durkheim avait accès à des séries de taux de suicide couvrant un gros demi siècle et une vingtaine de pays, cent dix ans plus tard la période d'observation est trois fois plus longue et en 1995 les taux étaient disponibles pour soixante-dix-huit pays. Beaucoup des régularités identifiées dans *Le Suicide* de Durkheim sont passées du statut de quasi invariants à celui de corrélations circonstancielles : les citadins se tuent généralement moins que les ruraux, et les riches moins que les pauvres, alors que des relations inverses s'observaient à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle ; souvent le suicide est plus fréquent chez les jeunes adultes que chez les plus âgés ; et la Chine voit les femmes se tuer davantage que les hommes. Adoptant une démarche avant tout comparative, Christian Baudelot et Roger Establet

s'attaquent de manière sélective à la montagne des statistiques de suicidité disponibles à l'échelle planétaire ; ils élargissent en outre leur corpus à la non moins vaste littérature qualitative sur le suicide qui, elle, couvre aussi les sociétés d'autosubsistance. En prélude, ils se devaient d'évoquer le débat sur la dissimulation du suicide. Ils rappellent que les décès présentés comme accidentels et susceptibles de résulter du maquillage d'un suicide sont en trop petit nombre pour que leur redressement éventuel ait une incidence importante sur les variations sociales de la suicidité – dans le cas de la France, la part des suicides dissimulés représenterait, aux termes d'une étude de l'Inserm, environ 20 % des suicides enregistrés.

Leur analyse s'organise ensuite autour de trois questions principales : quels sont les liens entre richesse et suicide, entre âge et suicide, entre sexe et suicide ? Les réponses progressivement apportées forment des leitmotivs qui donnent son unité à l'ouvrage.

La première de ces questions, la plus centrale, est prédominante dans les huit premiers chapitres d'un livre qui en compte neuf. Elle constitue un bon ressort de mise en intrigue, parce qu'elle n'appelle pas de réponse simple. Durkheim affirmait que « la misère protège », il est clair que tel n'est pas toujours le cas (chapitre I). Oui, la misère protège : dans les périodes de décollage industriel, le taux de suicide tend généralement à augmenter, et il est alors particulièrement élevé parmi les chefs d'entreprise et les intellectuels. Il en a été ainsi dans la France du XIX<sup>e</sup> siècle et également dans l'Inde ou la Chine du second XX<sup>e</sup> siècle telles que Baudelot et Estabret les analysent dans leur chapitre II. Non, c'est la richesse qui protège : une fois l'organisation moderne industrielle et urbaine du monde installée, c'est dans les pays ou les régions les plus pauvres, et parmi les professions et les milieux sociaux les plus déshérités, que les taux de suicide sont les plus élevés. En atteste notamment l'exemple de l'Angleterre de la fin du XX<sup>e</sup> siècle, avec le contraste entre un Nord-Ouest sinistré par la désindustrialisation et un Grand Londres dopé par les fonctions financières mondialisées, les deux régions formant un axe baptisé ici « Ken Loach / Blair-Thatcher » (chapitre VII).

La synthèse permettant de rendre compte de l'inversion du lien entre richesse et suicide dans un même cadre explicatif cohérent est fournie en référence à la typologie des formes de pauvreté qu'a développée Serge Paugam (2005). Dans les sociétés traditionnelles, la pauvreté est un état social normal, elle est dite « intégrée », c'est la réussite économique qui est synonyme d'anomie de prospérité et conduit à une sur-suicidité. Dans les sociétés modernes où le marché de l'emploi fonctionne comme une essoreuse, les pauvres sont l'objet d'une « disqualification sociale » et se suicident davantage que le reste de la population. Cette explication, construite en référence au degré d'intégration sociale, reste d'inspiration typiquement durkheimienne (chapitre VIII).

Ni l'âge, ni le sexe, ni la profession ou le statut d'emploi ne sauraient constituer en eux-mêmes ni des causes de suicide, ni des variables ou des facteurs dotés d'un pouvoir d'explication sociologique ou biologique intrinsèque. Un même statut d'emploi, le chômage, peut être synonyme de grave échec personnel chez ceux qui placent au-dessus de tout leur fonction de pourvoyeur de revenu, et avoir un moindre pouvoir destructurant pour des femmes très investies dans la sphère domestique, ou pour des préretraités dont la carrière professionnelle est presque révolue. C'est pourquoi les effets suicidogènes du chômage sont plus forts chez les hommes que chez les femmes et, depuis le choc pétrolier de 1973, chez les jeunes que chez les plus âgés (chapitre VI). C'est donc bien dans la vie sociale qu'il faut chercher les causes du suicide : l'âge n'est pas une cause en soi, et telle était déjà la position d'Émile Durkheim ; le sexe n'est pas non plus une cause en soi, mais sur ce terrain Durkheim ne suivait pas sa ligne d'explication du social par le social, et se montrait bien peu convaincant lorsqu'il postulait une différence de nature entre l'homme et la femme, affirmant que l'homme « serait socialisé à un point bien plus haut que la femme » (Durkheim, 1897, p. 442). Christian Baudelot et Roger Establet relèvent ces incohérences (pp. 217-218), après Philippe Besnard qui en avait proposé une étude approfondie (Besnard, 1973).

Baudelot et Establet s'écartent encore de Durkheim lorsqu'ils montrent qu'il existe bien un lien entre alcoolisme et suicide (attesté notamment par la baisse de la suicidité lors de la campagne anti-alcoolique menée dans l'URSS des années Gorbatchev, cf. chapitre VII) et entre santé mentale et suicide. Sur ce terrain leurs critiques sont parfaitement convaincantes.

Ils estiment également s'écarter de l'inspiration durkheimienne en accordant une place importante à la catégorie du *suicide vindicatif*. La mort volontaire peut s'analyser comme un comportement rationnel, par lequel un sujet tire les conséquences d'un bilan négatif entre ce qui rendait la vie digne d'être vécue, et ce qui l'a rendue insupportable (Hamermesh et Soss, 1974) ; en se tuant, les suicidés vindicatifs dénoncent les personnes ou les institutions qui sont à leurs yeux responsables de la dégradation du bilan de leur vie. Ainsi le suicide des jeunes « qui rencontrent, sur le marché du travail et sur le chemin de la construction de soi, non seulement l'anomie, mais l'iniquité (mieux qualifiés, moins bien traités) » (p. 234) est susceptible de prendre le sens d'une protestation. Mais c'est à propos de la mort volontaire des femmes chinoises que la notion de suicide vindicatif a été introduite par la sinologue Danielle Elisseeff (1990) et qu'elle est reprise par Christian Baudelot et Roger Establet qui mettent le cas chinois au cœur de leur neuvième chapitre, consacré aux rapports entre sexe et suicide. Les jeunes femmes de la campagne qui ont eu le malheur d'avoir une fille comme premier enfant sont particulièrement

nombreuses à se tuer, elles accompagnent souvent leur acte d'une malédiction lancée de préférence sur leur belle-famille.

En fait Durkheim évoque bien le cas du « suicide vindicatif », même s'il n'emploie pas la formule. S'appuyant sur l'analyse qu'a faite Brierre de Boismont des écrits laissés par 1507 suicidés, il évoque les textes comportant « tantôt des blasphèmes, des récriminations violentes contre la vie en général, et tantôt des menaces et des plaintes contre une personne en particulier à laquelle le sujet impute la responsabilité de ses malheurs » (Durkheim, 1897, p. 321). Il voit là non pas un type social de suicide spécifique, mais un état de conscience bien en rapport avec ce qu'il appelle le suicide anomique, qui témoigne des défauts du système de régulation sociale en vigueur. On sait qu'après *Le Suicide*, Durkheim a rapidement cessé de faire référence à l'anomie, dont il a laissé la théorie inachevée. Baudelot et Establet invitent à voir dans le suicide des jeunes exposés au chômage une conséquence de leur rencontre avec « non seulement l'anomie, mais l'iniquité ». Le sentiment d'iniquité ne serait-il pas un état de conscience entretenant une forte affinité avec l'état social d'anomie ? Durkheim ne se serait-il pas détourné du concept d'anomie parce que développer le livre III du *Suicide* risquait de le conduire à reconnaître la légitimité de certaines révoltes contre des ordres sociaux mal régulés ? Une telle voie devait lui paraître pleine de dangers, dans un contexte où le régime de la III<sup>e</sup> République était fragile ; Durkheim aurait rabattu sa théorie sur la seule dimension de l'intégration sociale, mieux en rapport avec l'urgence politique du moment, qui était de renforcer la cohésion sociale dans le cadre de l'ordre laïque et républicain en place, ébranlé par l'Affaire Dreyfus.

Que les références à Durkheim puissent susciter une telle discussion témoigne de ce que le chantier intellectuel ouvert avec la parution du *Suicide* est encore très actif. La nouvelle tranche de travaux que Baudelot et Establet viennent de mener à bien, poussant toujours plus loin la démarche comparative chère à Durkheim, constitue une étape marquante du développement de ce chantier.

Alain Chenu

Observatoire sociologique du changement (FNSP et CNRS)

### Bibliographie

- BAUDELLOT Christian et ESTABLET Roger, 1984, *Durkheim et le suicide*, Paris, PUF.
- BAUDELLOT Christian et ESTABLET Roger, 1984, *Maurice Halbwachs. Consommation et société*, Paris, PUF.
- BESNARD Philippe, 1973, « Durkheim et les femmes ou le *Suicide* inachevé », *Revue française de sociologie*, 14-1, pp. 27-61.
- DURKHEIM Émile, 1897, *Le Suicide*, Paris, Alcan.
- ELISSEFF Danielle, 1990, *La femme au temps des empereurs de Chine*, Paris, Payot.
- HAMERMESH Daniel S. et SOSS Neal M., 1974, "An Economic Theory of Suicide", *Journal of Political Economy*, vol. 82, n° 1, pp. 83-98.
- PAUGAM Serge, 2005, *Les formes élémentaires de la pauvreté*, Paris, PUF.